

Tandis que je marchais, j'ai senti que je n'étais pas seule.

La distance était trop grande, je ne pouvais pas savoir si c'était un homme ou une femme qui se trouvait derrière moi. Sans me poser davantage de questions, j'ai continué à avancer.

J'avais quitté dans la matinée l'auberge près de l'estuaire, et je me dirigeais vers la pointe du cap. J'avais passé la nuit dans un petit hôtel du bourg tenu par un couple dont l'âge laissait supposer que c'étaient la mère et le fils.

A mon arrivée de Tôkyô après deux heures de train, il était neuf heures du soir et la façade était déjà obscure. En fait de façade, le nom de l'auberge n'y figurait même pas, il y avait simplement un petit portillon de fer que rien ne différenciait d'une habitation ordinaire, avec deux ou trois pins de petite taille aux branches torsadées et une vieille plaque accrochée discrètement sur laquelle on découvrait le caractère « Suna », « Sable », écrit au pinceau.

« Ce n'est pas un nom très courant, n'est-ce pas? » ai-je demandé, mais la mère s'est contentée de répondre: « Vous trouverez par ici plusieurs maisons qui portent le même. »

Le fils, un peu plus de quarante-cinq ans peut-être, avait beaucoup de cheveux blancs, bien qu'il ne dût pas y avoir une grande différence d'âge entre lui et moi.

« Vous prendrez le petit déjeuner? » m'a-t-il demandé. Cette voix ne m'était pas inconnue. Néanmoins, il ne faisait pas de doute que je voyais cet homme pour la première fois, et bien que sa voix me rappelât quelqu'un, je n'arrivais pas à l'identifier. D'ailleurs, ce n'était pas la voix proprement dite qu'il me semblait reconnaître, c'était une sorte de frémissement, comme un tremblement imperceptible.

J'ai répondu que je n'avais pas besoin de petit déjeuner. Le fils est alors sorti de son comptoir et m'a précédée pour me conduire à une chambre au fond d'un couloir. Je reviens tout de suite vous mettre le futon, la salle de bains est au sous-sol, a-t-il expliqué sèchement avant de quitter la chambre. J'ai tiré le mince rideau, la mer était tout près. On entendait le bruit des vagues. C'était une nuit sans lune. J'ai essayé d'apercevoir la crête des vagues, mais les réverbères étaient insuffisants. On avait l'impression que la chambre avait été préparée longtemps à l'avance, il y faisait une chaleur étouffante. J'ai ouvert la fenêtre pour laisser entrer le froid.

La salle de bains au sous-sol était sombre. De temps en temps, des gouttes d'eau tombaient du plafond.

J'ai pensé à Seiji. Il m'avait dit qu'il passerait la nuit au bureau, à Tôkyô. J'avais bien entendu parler à plusieurs reprises de ces pièces (il y en avait trois) où l'on pouvait coucher exceptionnellement, mais je n'arrivais pas à m'en faire une image concrète. Un lit dans un espace exigü, rien d'autre. Si la porte était fermée à clé, cela voulait dire que quelqu'un était en train d'y dormir. Pour moi qui n'avais jamais travaillé dans une entreprise, l'image évoquait irrésistiblement une chambre d'hôpital. Un lit métallique couvert d'une couverture beige, entouré par un rideau, une paire de chaussons sur le

sol où les pas résonnent, au chevet un bouton pour appeler et la feuille de température.

Mais non, ce n'est pas ça du tout ! C'est seulement une pièce banale et basse de plafond. Il arrive qu'on y trouve par terre un magazine abandonné après lecture. Voilà ce que Seiji m'avait expliqué avec un rictus qui lui plissait les lèvres. Il riait sans bruit, ses joues relevées étaient le seul indice de son rire. C'était inhabituel pour moi, à présent je connais bien ce visage.

Il paraît que quand on y reste pour la nuit, on s'endort au moment où l'aube blanchit le ciel. Pourquoi ? Mais pour la simple raison qu'au petit matin le calme règne ! Quand l'éclairage est réduit à chaque étage, la résonance à l'intérieur du bâtiment diminue de même. Une fois allongé sur le lit dur, la fatigue et l'agitation empêchent de trouver le sommeil. Depuis que mon travail m'oblige à passer la nuit au bureau, je me suis remis à compter les moutons, une vieille habitude de mon enfance. Je fais comme si je flottais à la surface de l'eau, mais contrairement à la réalité, où la moitié du corps se trouve immergée, je suis étendu sur l'eau, mon corps tout entier, la tête, le dos, les fesses, la plante des pieds, posés tout en douceur, et je reste parfaitement immobile. Quand la chaleur monte progressivement des parties de mon corps qui touchent l'eau, je peux m'abandonner au sommeil, m'avait expliqué Seiji, en relevant les coins de sa bouche.

Je suis sortie du bain, et comme je n'avais nul besoin de m'endormir, à la différence de Seiji, je suis restée les yeux ouverts. Vers le moment où la couleur noire de la mer a viré au bleu par les interstices des rideaux, le sommeil est venu. Tout en songeant que lui aussi devait sombrer au même moment, j'ai éteint la lampe et j'ai fermé les yeux.

Quand je me suis réveillée, il était plus de neuf heures et la chambre était inondée de lumière. Le bruit des vagues était plus intense que la veille. J'ai demandé à la réception le chemin pour aller jusqu'au cap. Le fils a pris du papier et a dessiné rapidement la configuration de l'endroit, tout en traçant au milieu la route à suivre. On dirait un... non? Ah bon, vous croyez? Je n'arrive toujours pas à trouver à qui me fait penser la voix du fils de l'auberge. J'ai tout de suite reconnu la forme du cap, un dragon, avec un nez et même une moustache.

A pied, il doit falloir une petite heure, je pense. Un peu plus, en y allant sans se presser, a lancé la mère, du fond. Il est possible que je reste ce soir aussi, il y a une chambre de libre? Je m'attendais à un oui immédiat, j'étais presque sûre que j'étais la seule cliente hier soir, l'auberge était vide. Mais le fils a secoué la tête.

Le vendredi, nous avons des clients qui viennent pour la pêche. Si les vagues ne sont pas trop hautes, toutes les chambres sont prises, la plupart du temps. Vous n'aurez qu'à passer un coup de fil! J'ai acquiescé vaguement et j'ai quitté l'auberge. En consultant l'horaire des autobus, j'ai constaté que le suivant ne passerait pas avant une trentaine de minutes. Je comptais aller déposer mes bagages à la gare. Puisque j'avais une demi-heure devant moi, je pouvais aussi bien faire le chemin à pied. La côte raide qui s'offrait à mes yeux m'a fait hésiter. J'ai décidé d'attendre. Je suis descendue vers la plage.

La mer n'offrait aucun intérêt, avec le défilement ininterrompu de ses vagues. Je me suis assise sur un rocher au milieu de la plage et j'ai contemplé le large. Le vent soufflait fort. De temps à autre, l'écume venait me mouiller. Le printemps serait bientôt là pour de

bon, pourtant, c'était une journée hivernale. Des cloportes allaient et venaient sous le rocher.

Je n'avais pas prévu que je passerais la nuit ici. J'avais une affaire à traiter à la gare de Tôkyô et il était sept heures quand j'avais terminé d'avalier un repas léger. Je voulais prendre la ligne Chûô, mais sans que je m'explique pourquoi, c'est vers la ligne Tôkaidô que je me suis dirigée et je me suis retrouvée dans le train. Même si je continuais jusqu'à Atami, je me disais qu'en rebroussant chemin je pourrais encore avoir un train pour rentrer chez moi. Mais je me sentais si terriblement découragée qu'après avoir résisté un long moment, j'ai fini par descendre. Cet arrêt, c'était Manazuru.

J'ai pris l'escalier en direction de la sortie, j'ai traversé un étroit couloir avant de franchir le contrôle. Devant la gare, c'était une sorte d'esplanade. Le bureau des renseignements était fermé depuis longtemps. C'est le chauffeur de taxi qui m'a indiqué l'hôtel. Vous verrez, c'est une petite auberge, mais elle est bien. Et je me suis fait conduire jusqu'à la maison portant le nom de Suna, tracé à l'encre de Chine.

Dans le train de la ligne Tôkaidô, j'ai téléphoné à ma mère. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir mettre dans la boîte du repas de Momo pour demain? a-t-elle demandé. J'ai failli répondre qu'elle pouvait se servir de tout ce qu'il y avait dans le réfrigérateur, sauf le poulet, mais je me suis ravisée et j'ai dit seulement, tout, tu peux utiliser absolument tout ce que tu trouveras. Excuse-moi, c'est si brusque. Ne t'inquiète pas pour ça, a dit ma mère. Je ne l'entendais pas bien. Je me suis retournée pour m'assurer que j'étais bien seule. Il n'y avait que moi dans ce coin réservé à l'usage du téléphone. Pas l'ombre d'une silhouette.

J'ai eu l'impression qu'on voyait la mer. Mais la vitre du train était noire, je ne pouvais pas en être sûre. Ce n'était pas la première fois que je passais la nuit hors de chez moi à cause de mon travail, laissant ma mère seule à la maison avec Momo, mais jamais de façon si impromptue. Jamais non plus avec Seiji. Lui aussi a des enfants. Il en a trois. Il a une épouse aussi. Je sais que le cadet, du même âge que Momo, est en troisième année de collège.

Je suis retournée à la gare en autobus, puis je suis partie à pied vers la pointe du cap. Je trouvais que les gens de l'auberge avaient été gentils de me donner une chambre sans rien me demander, moi qui m'étais présentée à une heure plutôt tardive, avec un sac pour tout bagage. Le nom de Suna me paraissait mystérieux. La veille au soir pourtant, je n'y avais pas prêté attention. Le mystère ne venait pas du nom lui-même, mais je me demandais quel prénom pouvait lui être accolé sans que l'harmonie soit détruite. Un seul chemin menait à la pointe du cap, qui montait régulièrement. Quand on a dépassé le port, la route se met à longer la mer. Les voitures qui passent se déportent largement pour m'éviter. A proximité de la gare, j'avais croisé des gens, mais cette fois il n'y avait plus personne dans la rue. On trouvait bien quelques commerces groupés, pensions ou restaurants de fruits de mer, mais une fois franchi ce périmètre, ce n'était plus que la route, qui s'étendait à perte de vue. Auberges et restaurants restaient plongés dans le silence.

J'ai fini par trouver à qui me faisait penser la voix du fils Suna. Elle me rappelait la voix de mon mari, cette façon qu'il avait de murmurer avant de sombrer dans le sommeil. Mon mari. Qui a brusquement disparu sans laisser de trace il y a douze ans. Comme

voilé, le souffle du sommeil s'élevait... Il retrouvait la voix de l'enfance. Kei! m'appelait-il. Sa voix grave et douce, celle d'un homme adulte sans nul doute, mais qui me donnait, sans que je puisse m'expliquer pourquoi, une impression indéfinissable, une voix qui n'était ni celle d'un petit garçon ni celle d'un jeune homme. Mon mari était parti sans rien dire. Depuis, je n'avais eu aucune nouvelle de lui.

J'ai pensé que cette présence qui me suivait venait de la mer. Mon mari aimait la mer.

Sans plus m'en préoccuper, je me suis dirigée vers la pointe du cap. J'étais essoufflée. Sans doute parce que je marchais vite. Je n'avais pris avec moi qu'un petit sac de toile, qui se balançait. J'ai acheté du thé vert à un distributeur automatique. Après une légère hésitation, j'ai pressé le bouton « boissons chaudes ». J'ai attendu un moment avant de me remettre à marcher. D'un seul coup, je me suis retrouvée toute seule, l'ombre s'était éloignée.

J'ai songé qu'on ne voyait pas beaucoup le ciel dans cette contrée. Peut-être parce que le côté droit est occupé par le versant découpé d'une montagne. Des éperviers planaient bas. C'est seulement au-dessus de quelques rochers qui s'avancent un peu dans la mer que leur vol prend de la hauteur.

Je n'en reviens pas moi-même d'être parvenue à une sorte de stabilité. Je ne me souviens pas de quelle manière j'ai vécu les deux premières années qui ont suivi la disparition de mon mari. J'avais demandé à ma mère de venir vivre avec nous, j'acceptais tout le travail qu'on me proposait, et la vie a fini par devenir plus simple. C'est vers cette époque que j'ai rencontré Seiji. Nous avons tout de suite eu des rapports. Des rapports... Qu'est-ce que ça veut dire, au fond?

Tout de suite après la naissance de Momo, tandis que je lui donnais le sein, je pensais que nous étions infiniment proches. Cette enfant était près de moi, d'une proximité folle. Plus encore que quand elle était dans mon ventre, je la sentais proche. Ce n'était pas de la tendresse ou de l'amour que je ressentais à son égard. Non, c'était bien autre chose. Elle m'était proche, tout simplement.

La relation physique et la proximité sont deux choses différentes. Ce qui ne veut pas dire qu'on soit loin de l'autre pour autant. Mais qu'on ait ou non des rapports, il subsiste inévitablement une distance impossible à abolir.

Un autobus est passé. Je commençais à être fatiguée. Il y avait une centaine de mètres jusqu'à l'arrêt, mais je n'ai pas couru. L'autobus ne s'est pas arrêté. De nouveau, les petits restaurants de produits de la mer s'alignaient. Des mouettes étaient posées sur les toits. Un seul établissement affichait « ouvert », éclairant le plein jour d'une clarté artificielle mélancolique. J'ai poussé la porte.

J'ai commandé le menu « sashimis de chinchard ». Les morceaux hachés de poisson cru étaient presque aussi gros que le pouce, recouverts de feuilles de pérille et de gingembre râpé. Ils fondaient dans la bouche, et j'étais presque sûre qu'on avait fait macérer le tout dans de la sauce de soja, pour que la consistance soit ainsi moelleuse. Le poisson était accompagné d'une soupe de miso et d'un grand bol de riz. J'ai tout avalé sans rien laisser.

Il n'y avait pas d'autre client. Bourru, le patron est venu prendre ma commande et a tout de suite regagné sa place derrière le comptoir où il s'est mis à préparer la soupe et le riz. C'est lui aussi qui est venu me servir, et quand il s'est penché pour poser le plateau sur la table,



j'ai remarqué que l'emmanchure de son tablier blanc était soigneusement reprise.

Les fenêtres donnaient en grand sur la mer. Les éperviers tournoyaient sans changer de rythme. Il y avait des mouettes aussi. Leurs cris perçants que j'entendais tout à l'heure, le battement de leurs ailes ne me parvenaient plus depuis que j'étais entrée. Ça me chiffonnait de ne plus entendre simultanément les cris de ces oiseaux que j'avais sous les yeux. J'avais l'impression d'assister à un film muet. Une fois, je suis allée avec mon mari dans une cinémathèque. Le narrateur contait l'histoire avec passion, déclamant le texte qui figurait sur l'écran à la place de l'image. Pour le second film, il n'y avait pas de narrateur.

« J'aime mieux sans narrateur! » ai-je dit. Mon mari était de mon avis. Il m'arrive parfois de commencer à l'oublier, malgré l'intensité de certains souvenirs. La soudaineté de sa disparition a accentué la densité de ma mémoire. Et pourtant...

J'ai cru qu'il pleuvait, mais c'était l'écume des vagues.

Le restaurant était sur le bord de mer, mais les vagues étaient distantes d'une dizaine de mètres. Le vent était violent. J'avais un peu froid. Quand on est à table, on sent le froid monter aux mains et aux pieds. « Le sang afflue vers l'estomac! » se plaît à dire ma mère. A cette heure, Momo devait sortir de l'école. Elle n'a qu'une heure de cours le vendredi après-midi. Elle ressemble à son père. Pendant plusieurs années, c'est à moi qu'elle ressemblait. La ressemblance, c'est à tour de rôle. Depuis qu'elle est entrée au collège, elle ressemble seulement à son père. La ligne du menton est ferme, elle a de grands yeux et le teint brunâtre. La pointe du cap s'est rapprochée, le chemin devenait raide. La falaise a disparu pour faire

place à un bois. Le sentier continuait en s'enfonçant à travers les arbres.

De nouveau, je sens une présence derrière moi.

Cette fois, c'est une femme. Je n'ai jamais parlé à personne de ce phénomène. A mon mari non plus, bien sûr. Aujourd'hui, je me souviens de lui intensément. C'est la première fois depuis longtemps. L'image de la région où il est né surgit à mon esprit, une petite ville de la mer Intérieure. Un endroit rempli de chemins qui montent, et du côté des impasses où le vent ne pénètre pas, dans les culs-de-sac, l'odeur de la marée imprégnait tout.

Ma belle-mère est morte deux ans avant la disparition de mon mari, lorsque Momo avait un an. Mon beau-père vit toujours dans cette ville. Je n'ai aucune occasion de le voir.

Mon mari souhaitait-il mourir?

Ou bien a-t-il disparu parce qu'il voulait vivre?

A moins que... Après tout, vivre ou mourir étaient peut-être des choses qui n'entraient pas dans sa réflexion, qui sait? Les arbres sont devenus clairsemés, le chemin s'est élargi. La route aboutissait à un rond-point. Un autobus était arrêté au terminus, j'étais certaine que c'était celui qui m'avait dépassée tout à l'heure. Le chauffeur n'était pas dedans. La porte était ouverte.

Soudain, le ciel s'est élargi. La mer était juste en bas. La crête des vagues se défaisait dans une écume blanche. Je suis restée un moment à regarder, et j'ai vu des gens descendre vers les vagues qui se brisaient contre les rochers, le long de la pente sinueuse. Ils n'étaient pas plus grands que mon doigt.

En sautant d'ici, la mort serait instantanée. A peine cette idée m'était-elle venue à l'esprit que je m'en suis presque mordu les lèvres. Mourir tout de suite... Non

que l'expression soit blasphématoire en elle-même, mais je me suis sentie sans force, comme engourdie de cette mollesse qui précède la fièvre. La mort n'était pas si loin que je puisse me jouer d'elle. Elle n'avait pas d'urgence non plus, et pourtant...

Le temps que mes yeux se portent ailleurs et les deux silhouettes étaient arrivées en bas. Ils levaient les bras au-dessus de leur tête, mais comme ils ne me paraissaient pas plus grands que le doigt, j'étais incapable de dire s'ils se sentaient bien ou non, en train de s'étirer peut-être, en tout cas le tableau était plaisant. Le vent a chassé les nuages, le ciel était uniment bleu. Manazuru! ai-je murmuré tout en regardant en bas de la falaise. Alors j'ai senti monter en moi un désir très léger.

Il m'arrive rarement d'éprouver du désir pour une chose concrète. Ou plutôt mes envies sont devenues moins nombreuses.

Parfois, la joie y est liée, mais cela peut aussi aboutir à une solitude déchirante, à moins que cela ne conduise nulle part, comme quelque chose qui se contente de flotter dans l'air. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que je nomme l'élan qui me porte vers une chose. Le désir.

Le départ avait été annoncé, mais la porte de l'autobus qui faisait l'aller-retour ne s'est pas refermée tout de suite. Un homme accompagné d'un enfant est monté sur le marchepied. L'enfant s'est précipité vers les places du fond. L'homme le suivait sans se presser.

L'autobus a pris un chemin différent de celui par lequel il était venu. Il restait toujours des places. Un voyageur descendait, un autre montait, puis descendait à son tour. A part moi, seuls l'homme et l'enfant ont continué jusqu'au terminus. Devant la gare, la circulation

était dense. La veille au soir, pourtant, l'endroit était presque désert.

L'enfant est descendu, l'homme le tenait par la main. Ils ont traversé le passage piéton et frappé à la vitre d'une voiture arrêtée de l'autre côté. La porte arrière s'est ouverte, l'homme s'est engouffré en prenant l'enfant dans ses bras. Habitaient-ils donc dans cette ville au lieu de se contenter d'y être de passage ?

J'ai acheté un billet au distributeur. Dès le début, je n'avais pas l'intention de passer une seconde nuit. J'avais simplement posé la question, c'est tout. L'homme et la femme de l'auberge, les Suna, accueilleraient sûrement de nombreux pêcheurs ce soir. Le vent s'était calmé. Quand j'ai atteint le quai, l'omnibus n'a pas tardé à arriver.

« Je suis rentrée ! » ai-je lancé.

Momo s'est contentée de proférer des sons vagues. Ces derniers temps, elle a une mine renfrognée. Ce n'est pas de la mauvaise humeur, simplement, elle est à un âge où il faut une énergie considérable pour réussir à se montrer aimable. L'air maussade vient tout seul, à rester sans rien faire.

Tiens, j'ai pensé à toi, ai-je dit en posant devant elle un petit pot de verre. Elle a eu un signe de tête. Avant de prendre à Odawara le semi-express, j'avais acheté ces morceaux de calmar confits au sel au kiosque que j'avais trouvé dans le couloir de la correspondance. Momo en raffole depuis qu'elle est toute petite. Mon mari aussi en était friand. Dans la mesure où j'aime ça moi aussi, il est impossible de dire de qui elle tient.

Ma mère était allée faire des courses. Dès que j'avais ouvert la porte, j'avais senti une odeur inhabituelle. C'était une odeur de plat mijoté, un peu forte. Qu'est-ce que c'était aujourd'hui, ta boîte-repas ? ai-je demandé.

Momo a réfléchi un moment avant de répondre, des morceaux de poulet avec un léger goût de sucré.

Je suis allée dans ma chambre pour me changer. La jupe grise que j'avais finalement renoncé à mettre gisait sur le lit telle que je l'y avais laissée la veille. Je l'ai accrochée à un cintre avant de la ranger. La pièce sentait un peu le renfermé. Je ne l'avais pourtant désertée qu'un jour et une nuit. Mais les pièces inhabitées perdent instantanément leur souplesse quand personne n'y pénètre, l'air se fige.

Quand je suis revenue dans le living, Momo avait ouvert un magazine. Je me demande si je ne vais pas me faire couper les cheveux, murmura-t-elle. Je crois que les cheveux courts t'iraient bien aussi. A peine avais-je ouvert la bouche qu'elle reprenait son air buté. Ce soir, il paraît qu'on a droit à un plat mijoté! a-t-elle dit au bout d'un moment. Depuis quand Momo a-t-elle cessé de m'être proche? Elle n'est pas vraiment distante non plus, mais trop éloignée tout de même pour que je puisse ressentir une intimité véritable.

Quand Momo n'était encore qu'un nourrisson, je la baignais dans une cuvette.

Le premier mois qui a suivi sa naissance, au lieu de me servir de la baignoire, j'installais une cuvette sur la table que j'avais soigneusement débarrassée, je la remplissais d'eau chaude et je donnais son bain au bébé.

Tout en lui maintenant le cou de la main gauche, calé entre le pouce et le majeur, je l'allongeais dans l'eau. Elle flottait sans difficulté, avec légèreté.

Le petit corps fripé et flasque du début s'est bientôt mis à prendre de la consistance. En moins de deux semaines, il était devenu potelé. Les chevilles et les poignets se sont arrondis, la chair était rebondie autour des articulations, c'était là qu'elle avait tendance à

s'amasser. Une peau neuve se formait, l'ancienne pellicule se détachait et tombait. Il ne fallait pas plus d'une journée. On aurait dit de petits lambeaux de gomme. La seule différence, c'était la couleur. Les minuscules déchets étaient tout blancs. Inodores, ils se formaient indéfiniment, encore et encore.

Dans le bain, je débarrassais soigneusement le petit corps de ces particules. Pendant que je la lavais, Momo gardait les yeux à moitié fermés. Parfois elle s'endormait. C'est seulement quand je lui nettoyait le visage qu'elle se mettait à pleurer. Ridée comme une pomme, elle poussait des hurlements.

Dès que je la sortais de l'eau, elle devenait lourde. Elle retrouvait sa substance et sa pesanteur. Je l'allongeais sur la serviette que j'avais étendue sur la table et je l'essuyais. Sans attendre, je me dégrafais et lui donnais le sein. Elle tétait avidement, en claquant les lèvres.

Mais décidément, ce n'était pas de l'amour. L'espace d'une seconde, j'éprouvais une sorte de rancune pour ces lèvres brûlantes. J'ai appris que ressentiment et attachement ne sont pas contradictoires. Je n'ai jamais éprouvé ce sentiment à l'égard du corps d'un homme. Je pensais qu'un corps d'homme, celui de mon mari, m'était plus nécessaire que tout le reste. Le corps de Momo ne m'était pas nécessaire, il était précieux, il *comptait*, tout simplement.

Je ne comprenais pas les sentiments de Momo. Elle ne faisait que pleurer. C'était tout simplement un bébé.

Il paraît que cela s'appelle le rire de l'insecte, cet éclat soudain qui secoue parfois les nouveau-nés à peine âgés de deux semaines. Ce rire incoercible ne vient pas d'eux-mêmes, il est provoqué par une « petite bête » invisible.

Momo était fréquemment secouée par ce rire. Mais je ne savais pas ce qu'elle éprouvait réellement. Je venais tout juste de la mettre au monde, elle n'était pas un être en soi, il me semblait qu'elle était une partie de moi-même. Pour autant, je ne m'imaginai pas qu'elle faisait réellement partie de moi, c'était une sensation de possession pure et simple, elle était *à moi*. Je pensais donc que je n'avais pas le droit de lui faire de mal. Je ne la méritais pas. Elle était inestimable. Mais décidément, non, c'était autre chose que si je l'avais chérie.

Je ne désirais pas mon mari. Momo me remplissait de chaleur. Pendant que je lui donnais le sein, je ne ressentais pas le moindre désir d'un homme. En un sens, mon mari ne comptait pas. Ça ne m'empêchait pas de l'aimer dans ma tête. La nuit, quand il m'approchait, mon corps ne l'accueillait qu'en surface. Je croyais que le corps et l'esprit étaient distincts, mais en réalité j'étais seulement un corps. Et ma tête faisait partie de mon corps.

Cependant, Momo a fini par perdre de sa chaleur. En se refroidissant, elle a revêtu une forme. Elle n'avait plus besoin de prendre le sein, elle a fait ses premiers pas, dit ses premiers mots.

« Au fait, mercredi prochain, c'est la réunion des parents! » a dit Momo. J'avais noué mes cheveux dans le dos et, quand j'ai pénétré dans le living, elle allait juste regagner sa chambre. J'ai remarqué une odeur. Celle du shampoing de la veille. Je n'ai plus besoin de débarrasser le corps de Momo des peaux mortes. Ses cheveux avaient retenu l'odeur du shampoing, à présent figée dans le froid de la chevelure.

J'ai coché la case présent. N'oublie pas de rendre le papier! Oui, oui, a répondu Momo avant de disparaître dans sa chambre. J'ai entendu du bruit dans l'entrée. Ma mère devait être de retour. L'air s'est déplacé. Ma

mère n'aimait pas mon mari. Elle n'en a jamais rien dit, mais je le sais.

Lorsque, de nouveau, je me suis mise à désirer mon mari, c'était au moment où Momo avait cessé d'être un bloc de chair. Elle avait revêtu une forme. Je venais de cesser de l'allaiter. Oui, c'était tout de suite après. J'ai pensé que le corps était franc. C'était peine perdue de faire des manières. J'avais un peu honte de moi, de cette envie que j'avais de mon mari, sans la moindre pudeur. La honte a eu tôt fait de s'évanouir dans le désir.

« C'était comment, Manazuru? » a demandé ma mère en entrant dans le living, d'une voix chantante.

« C'était fort! » ai-je répondu.

Ma mère m'a dévisagée, puis elle a répété: « Un endroit fort, dis-tu? » de la même voix chantante. Et elle a posé son panier à provisions en me considérant d'un air intrigué. Les anses sont courtes, il est tressé de façon serrée, on dirait un socle à l'envers. Quand il était rempli de légumes et de poissons, ma mère le calait sous son bras en le laissant largement dépasser. J'aurais voulu qu'elle me donne la main, mais jamais je n'obtenais satisfaction, et je marchais derrière elle en essayant d'accrocher mes bras autour de sa taille, mon visage caché contre elle, du temps où je ne lui arrivais pas encore à l'épaule.

« Tu as eu combien de paniers avant celui-ci? » ai-je demandé. Ma mère a pointé le doigt vers le panier, comme pour l'interroger. « Je ne sais pas... », tout en comptant sur ses doigts. « J'en avais un avant ta naissance. Le deuxième, c'était après ton entrée à l'école primaire. Ensuite, eh bien, voyons, deux, non, trois peut-être? Je les ai tous usés jusqu'à la corde, c'est le cas de le dire! »



Mon panier a beau être troué de partout, si moi je continue à le trouver pratique, pourquoi éprouverais-je le besoin de le remplacer? répétait ma mère en allant tous les jours faire ses courses avec ce panier tordu et troué. Impuissante, quand le panier a fini par ne plus avoir de fond, elle est allée en acheter un neuf, comme à contrecœur.

Donnez-moi le même! a ordonné ma mère en brandissant sous le nez du vieux couple qui tenait la quincaillerie son panier en lambeaux. La boutique vendait des sacs à provisions au milieu des chapeaux de soleil, des bouillottes en zinc, des clous et des vis. Un peu plus bas que le plafond, une perche traversait le magasin, où étaient accrochés des crochets en forme de S. Deux ou trois cabas étaient suspendus l'un sur l'autre, retenus à une boucle.

Le même? Très bien, a dit la vieille marchande tandis que le mari, sans un mot, se hissait sur la pointe des pieds pour décrocher l'objet. Il est un peu défraîchi, à cause du soleil, je vous fais un prix. Cent yens de rabais. Ça s'était passé comme ça. L'objet était sans fantaisie, tressé grossièrement, la paille s'échappait par endroits, piquant ses bras nus l'été, quand elle le balançait. Vous portez toujours le même panier, dites donc! Vous pourriez en changer de temps en temps, non? avait dit la marchande. Non, non, il est vraiment facile à tenir, je ne m'en lasse pas, vous savez, s'était contentée de répondre ma mère tandis qu'elle payait.

Je n'y vais qu'une fois tous les dix ans, et c'est tout ce qu'elle trouve à me dire! a grommelé ma mère en sortant du magasin. Elle avait une voix qui m'a donné le frisson. De surprise, j'ai levé la tête vers elle, elle souriait. D'un air moqueur.

Ma mère a sorti du panier le quart d'un chou chinois. Ont suivi des feuilles de chrysanthème et des champignons. Fugace, une odeur fraîche est montée.

A la fin du dîner, la télévision s'est mise en marche.

Nous avons toutes les trois avalé les nouilles cuites dans la sauce de reste, et pendant que j'emportais à la cuisine la marmite suffisamment refroidie (pourtant, par acquit de conscience, j'avais passé un torchon dans les poignées), j'ai entendu comme un bourdonnement, ce bruit caractéristique du bouton de la télé.

« Elle s'est allumée tout à coup ! a dit Momo en éclatant de rire.

— Personne n'y a touché pourtant ! » Ma mère a ri à son tour.

Quelques secondes après, un bruit semblable à la sonnerie d'un réveille-matin a retenti. Momo a poussé une exclamation en montrant du doigt une série de plusieurs boutons. Une lampe rouge clignotait. Momo a appuyé sur le bouton de la sonnerie. Le bruit a cessé, mais la télévision restait allumée.

Il était juste huit heures. Qui a bien pu installer le système ? dit Momo en riant. Son rire est celui d'un enfant. J'ai posé la marmite dans l'évier, j'ai tourné le robinet et j'ai fait couler l'eau. Je vais la laisser tremper, me suis-je dit. En même temps, j'ai fermé le robinet. Lorsque je fais quelque chose, il m'arrive d'évoquer les mots qui se rapportent à l'action en train de se faire, comme je peux tout aussi bien me représenter la scène, ou encore ne rien penser du tout. « Faire tremper », ai-je répété une fois intérieurement.

Dis, grand-mère, c'est toi qui as réglé la sonnerie ? est en train de dire Momo. Mais non, ce n'est pas moi ! Je ne savais même pas qu'il y avait un tel système ! Ma mère a sorti d'un tiroir la notice du téléviseur et elle se met à la parcourir, ses lunettes de presbyte juchées sur son nez. Je ne sais pas, moi, elle était peut-être réglée sur huit heures quand on l'a achetée. Elle n'a jamais

fait ça jusqu'à maintenant. C'est incompréhensible, pourquoi, comme ça, tout à coup?

La télévision continuait à marcher. Sur l'écran, un homme apparaît et se met à courir. On voit le ciel bleu. Les vagues déferlent. Manazuru! ai-je prononcé intérieurement, et je regarde l'homme. La ligne du menton, légèrement affaissée, met sa physionomie en relief. Le mot et l'image se séparent avant d'avoir eu le temps de se superposer. Manazuru. Je n'ai pas répété ce nom, pourtant, il résonne comme un écho.

Nouveau bourdonnement, l'écran devient noir. C'est Momo qui a utilisé la télécommande.

Mon mari se prénomait Rei. Je ne l'ai jamais appelé par son patronyme, Yanagimoto. Une fois tout de même, lors de notre première rencontre. On nous avait présentés, et j'ai répété « M. Yanagimoto, n'est-ce pas? », pour être certaine que je ne me trompais pas.

Au début, j'avais beaucoup de mal à l'appeler par son prénom. Ce n'était pas de la mauvaise volonté, mais je finissais par bredouiller. Comme j'évitais de m'adresser à lui directement, j'étais obligée de parler d'une façon détournée. Un peu comme lorsqu'on se trouve à côté de quelqu'un qui vous fait peur et à qui on ne veut sous aucun prétexte montrer qu'on cherche à l'éviter; on tente de se déplacer en douceur, mais le désir de s'écarter est le plus fort, si bien que les gestes deviennent empruntés. Malgré moi, je finissais par perdre toute cohérence.

« C'était comment? »

— Qu'est-ce qui était comment?

— Il était question hier d'une réunion... »

Même pour lui demander comment s'était passée la réunion en question, qui s'y trouvait, de quoi il avait parlé, je n'arrivais pas à prononcer son nom. Cette

situation m'embarrassait sérieusement. Au bout d'un certain temps, comme un bouchon finit par sauter, j'ai réussi à dire « Rei », et à partir de ce moment, cela ne m'a plus causé de problème. Cependant, le trouble revenait parfois. Ma bouche se mettait à trembler quand je prononçais son nom, comme un frisson d'eau.

Quant à lui, dès le début, il n'a eu aucun mal à m'appeler par mon prénom. Kei. Il aimait fabriquer des objets de ses mains. Un jour, il avait entrepris de scier des planches. Après avoir donné quelques coups de marteau pour les assembler, il m'a demandé de venir. Je me souviens exactement de sa voix, cette inflexion qu'il a eue pour m'appeler. Les clous s'enfonçaient mollement dans le bois, ils semblaient aspirés par sa surface dure, comme le sable absorbe l'eau. La tête du clou que le marteau frappait violemment s'enfonçait bien droit, ignorant les faux pas habituels, elle brillait, absolument lisse, sans une seule éraflure, comme si on s'était contenté d'appuyer dessus avec une balle de caoutchouc.

« C'est agréable de voir un clou bien planté! » ai-je dit, et Rei a souri.

« Prononce mon nom! » a-t-il dit soudain.

*Rei.* Je l'ai dit en tremblant. Tenant toujours un clou serré entre deux doigts, il est venu appuyer ses lèvres sur les miennes. Non! J'ai eu un geste de recul. Rei a haussé les épaules. J'ai compris que j'avais été maladroite et j'ai dit son nom une nouvelle fois. Le clou est tombé. Il l'a ramassé. C'est dangereux, un clou qui traîne par terre. C'était un prétexte, et il s'est mis à l'enfoncer dans une planche sans plus se tourner de mon côté, comme si toute son énergie était absorbée par ce travail.

L'objet qu'il fabriquait est devenu un coffre pour ranger les livres d'images de Momo. Elle l'a toujours dans sa chambre.

Il m'est arrivé d'hésiter, me demandant si je devais ou non retirer la planchette où figurait le nom de Yanagimoto.

L'hésitation a surgi cinq ans après la disparition de Rei, à un moment où j'avais accepté l'idée qu'il ne reviendrait plus.

Aux yeux de la loi, son décès n'était pas reconnu, mais le divorce était devenu possible. Brusquement, j'en avais assez de vivre sous son nom. Depuis que j'avais commencé d'habiter avec ma mère, mon nom de jeune fille, Tokunaga, figurait à côté de l'autre et j'étais lasse de cet alignement.

Je me suis demandé si je lui en voulais. Toute seule, pendant que Momo qui était alors à l'école primaire devait être à sa place au milieu de la classe, en train de regarder le tableau d'un air vague, à cette heure de la matinée où ma mère n'était pas encore sortie de sa chambre (elle a tendance à dormir par petits bouts, je me retiens de crier quand je la vois parfois assise tranquillement dans la cuisine au milieu de la nuit), oui, je me suis sérieusement interrogée dans un de ces moments où je me trouvais toute seule. Est-ce que tu lui en veux ?

La réponse est venue sans se faire attendre. Oui, je lui en veux ! Oui, j'éprouve du ressentiment ! Seule, je me posais la question, seule, j'y répondais. Le mot de ressentiment était-il trop fort ? Pas du tout, au contraire, il me semblait trop faible encore. J'en voulais à Rei. Je lui en voulais de sa disparition, dont j'ignorais la cause.

Je n'ai pas enlevé son nom. Je continue à l'utiliser quand j'ai à me nommer. Oui, j'éprouve de la rancune, mais ce n'est pas dans la forme, c'est quelque chose au plus profond de moi, mon être tout entier, le noyau de mon corps éprouve du ressentiment pour ce mari disparu sans rien dire.

En même temps que mon corps entier en veut à Rei, quelque chose au plus profond de moi le réclame. Quelque chose dont Seiji ne peut pas se rendre maître. Il faut que ce soit Rei. Ce n'est pas parce qu'il avait le rôle d'époux, c'est l'homme qu'il était qui pouvait seul s'en rendre maître.

C'est sans doute ce qui explique que ma mère ne l'aimait pas. Un être proche s'était éloigné d'elle, le transport s'était réalisé avec adresse, rien ne subsistait, pas la moindre parcelle, pas le moindre débris, dans une boîte aux dimensions parfaites, juste comme il fallait, ni trop pleine ni pas assez, on m'avait enfermée dedans avec une extraordinaire facilité et on m'avait emportée.

Cette enfant, sa fille, si proche, un homme du nom de Rei l'avait emportée.

Sommes-nous devenues proches depuis que nous vivons de nouveau ensemble? Trois femmes sous le même toit, trois êtres de chair. Comme des petites sphères qui se mêlent, les trois corps sont là. Les trois femmes n'ont pas le même axe, elles ont un centre différent, elles ne sont pas des surfaces lisses, elles sont là, avec leur relief.

La plaque portant le nom Tokunaga est la première que l'on lit. Yanagimoto Momo. C'est difficile à prononcer, j'aimerais mieux m'appeler Tokunaga, a soupiré un jour Momo. Pis elle a ri. C'est une enfant qui rit souvent. Même en ce moment, elle a beau avoir une mine renfrognée, son rire fuse pour un rien.

Dans le cas de Rei, j'ai eu du mal, mais pour Seiji, j'ai tout de suite pu l'appeler par son prénom.

Il est de cinq ans plus âgé que Rei, qui avait lui-même deux ans de plus que moi. Je l'ai rencontré au travail, cet homme de sept ans mon aîné, je peux dire son nom sans que mes lèvres tremblent, je peux aussi

lui caresser furtivement l'épaule ou la joue quand je passe derrière lui. Il a une voix tendre. Lui n'a pas changé sa façon de parler, il continue à me donner du madame Yanagimoto. S'il lui arrive de temps à autre d'utiliser des formules plus familières, il revient vite à la distance de notre première rencontre. Quant à moi, je le traite avec une extrême familiarité.

Par exemple, je dis : « Seiji, fais-moi l'amour ! »

Tantôt il consent, tantôt il refuse. Quand il ne veut pas, il s'excuse. Poliment. Décidément, l'écart reste le même.

Je voulais l'aimer. Quand j'ai senti que j'allais tomber amoureuse, je me suis dit que je n'avais qu'à m'abandonner à mon sentiment. Seiji n'a pas montré de réticence. J'ai laissé couler vers lui le flot de mes sentiments. C'est ma façon d'aimer. Ce que je ressens avec force, ce que je sens plus faiblement se dirige tel quel ou presque vers Seiji. Je lui suis reconnaissante d'avoir consenti sans réticence. Rei avait disparu, je ne pouvais être nulle part. Je n'arrivais pas à trouver une direction pour guider le flot de mes sentiments. Tant que l'axe ne serait pas défini, je risquais de perdre jusqu'à l'idée même du lieu où je me trouvais. Cet état ressemblait à la peur qu'on éprouve quand on ne sait pas de quel côté l'eau coule, si on est en amont ou en aval.

Quand nous faisons l'amour, Seiji crie parfois. Lui qui rit silencieusement.

Il y avait un panneau qui indiquait en méchantes lettres : « Instruments de musique & Disques ».

J'ai descendu vers le sud la rue depuis la gare et j'ai continué tout droit pendant un moment. J'ai aperçu le panneau et j'ai pris à gauche. La rue se rétrécissait, pas au point toutefois de se transformer en venelle, et à quelques maisons du troquet de nouilles qui faisait le

coin se trouvait le logement que Rei occupait avant notre mariage.

« C'est du préfabriqué ou bien c'est un vrai immeuble? » avais-je demandé. Rei s'était contenté de secouer la tête en disant: « Tu tiens vraiment à le savoir? »

Non, je demandais ça comme ça.

Sur le panneau « Instruments de musique & Disques », on avait peint une guitare. Quelque chose comme un microsillon aussi. Il ne date pas d'hier, le magasin, dis donc! Tu y as acheté des disques? A nouveau, Rei avait secoué la tête. Je ne sais plus. Oui, c'est possible. Possible aussi que je n'aie jamais rien acheté. Rei était pondéré. Comment aurais-je pu imaginer un seul instant qu'il était capable de faire une fugue?

Une seule fois, je suis entrée dans la boutique de disques. J'allais retrouver Rei chez lui. Dès que j'avais un moment de libre, j'y courais. Même en son absence.

Rei m'a même demandé un jour: « Serais-tu un petit animal qui se plaît dans la maison? »

C'est la première fois que ça m'arrive, je t'assure, c'est la première fois! avais-je répondu. Il avait ri. Comme Momo, il riait souvent.

La boutique était en réalité bien plus gaie qu'on ne pouvait s'y attendre de l'extérieur. Une chanson chantée d'une voix d'homme emplissait le magasin tenu par un jeune homme. Le visage ovale, les cheveux longs, une vingtaine d'années, il se balançait imperceptiblement, à un rythme différent de la musique. Il n'y avait pas de clients.

Pendant que je regardais un par un les microsillons 33 tours classés sous la rubrique MUSIQUE OCCIDENTALE, l'envie m'est venue d'aller chez Rei. C'était juste à côté, je pouvais y être tout de suite, et je ne voulais pas attendre une seule seconde.



Rien ne m'empêchait de quitter le magasin les mains vides, mais j'ai quand même choisi un disque au hasard, sans réfléchir. Sur la couverture, il y avait une photo de femme en noir et blanc. J'étais persuadée que le disque contenait des mélodies chantées par une femme, mais c'était seulement un instrument, qui jouait un air très rythmé. Je me suis précipitée chez Rei, j'ai déchiré l'emballage et nous l'avons écouté ensemble.

C'est pas mal du tout! Moi, j'aime bien, a dit Rei, si bien que je lui ai laissé le disque. Quand je l'ai découvert, avec sa couverture noir et blanc, parmi les quelques dizaines d'autres que Rei a apportés quand nous nous sommes mariés, ça m'a fait plaisir. Se revoir. Oui, nous retrouver. Ce mot a surgi. Retrouvailles. Depuis sa disparition, c'est un mot qui ne me vient presque plus à l'esprit. Instruments de musique & Disques. On se sentait au chaud, dans la boutique sans personne.

Jamais je n'arriverai à m'habituer aux réunions de parents d'élèves.

La poussière des salles de classe, les feuilles d'exercices de calligraphie accrochées au mur qui se relèvent aux quatre coins, la chaleur qui se dégage des mères présentes en même temps que les odeurs de parfums les plus diverses. Je me demande pourquoi les pères sont invariablement vêtus de noir ou de bleu marine, et je n'arrive pas à m'expliquer comment j'ai pu moi-même autrefois rester assise en classe tous les jours. Au collège, la salle de classe m'était devenue familière. Même chose en CP. Etait-ce parce que je n'avais nul autre endroit où aller? En tout cas, je n'ai jamais ressenti cette impatience, cette envie de partir qui me démange de la tête aux pieds comme maintenant.

Autrefois, je pouvais m'habituer sans me poser de questions. De la même façon, je me suis tout de suite familiarisée avec Rei. Au point que j'avais décidé de vivre toute ma vie près de lui. On a beau se familiariser, ça ne sert à rien. C'est comme un mirage. Un paysage lointain, qui apparaît sur la mer.

Je garde la tête baissée à ces réunions auxquelles je ne m'habitue pas. Veuillez parler chacun à tour de rôle de l'impression que vous donne votre enfant ces derniers temps. J'hésite à lui donner un téléphone portable. Depuis la troisième année de collège, ce sont des disputes continues, je ne sais pas quoi faire. Il se plaint d'être fatigué, même s'il sait qu'il ne devrait pas travailler autant, il n'arrive pas à gérer son emploi du temps. Depuis tout petit, il est fragile, encore maintenant il va régulièrement chez le médecin, il vaudrait mieux donner la priorité à sa santé.

Personne ne dit ce qu'il voudrait vraiment dire. On n'est pas là pour ça, l'endroit ne s'y prête pas. Tandis que j'écoute les parents parler à tour de rôle du comportement récent de leur progéniture, je perds la notion de la façon dont moi-même je parle avec les gens. Je ne m'y retrouve plus.

Je suis allée à la réunion aujourd'hui, dis-je en revenant à Momo qui se contente d'un signe de tête, l'air renfrogné. Tu n'avais pas oublié alors? A deux reprises, la réunion m'était complètement sortie de la tête. Tu n'es pas venue aujourd'hui? m'avait dit Momo, les deux fois. Comme la réunion était précédée d'une heure de classe à laquelle assistaient les parents, on pouvait tout de suite le savoir. Ce n'était pas un reproche. Quant à moi, je me rendais compte que j'avais inconsciemment voulu éviter de me trouver dans une situation à laquelle je ne pouvais pas me faire et j'avais un peu honte.

« Qu'est-ce que tu as raconté ? »

— Que tu avais l'air de te plaire à l'école, et patati et patata.

— Tu es priée de ne pas dire de choses inutiles.

— Bien. »

Je pousse un soupir. Tout en prenant garde que Momo ne s'en aperçoive pas. L'adolescence. Je formule le mot dans ma tête. Momo me paraît avoir beaucoup plus confiance en elle que moi. Confiance en la vie et en l'avenir. Cette assurance que donne l'ignorance de ce qui est en bas du précipice...

Mais peut-être le sait-elle. De même qu'une seule goutte d'eau contient l'univers tout entier, le monde de l'enfance connaît peut-être tout de la vie. Je ne peux pas me rappeler. Ta mère est une idiote ! Je me risque à dire tout haut ce que j'ai dans la tête. Toi, bête ? dit Momo en écarquillant les yeux. Elle s'approche de moi en riant. Je t'aime, Momo. Tu es adorable, une bonne petite fille. Silencieusement cette fois. Je suis bouleversée. J'ai envie de la serrer dans mes bras. Mais je me retiens. Du temps où nous étions proches, je la pressais contre moi pourtant. Sans hésiter davantage, je l'ai serrée contre moi. Avec un rire, elle s'est dégagee, glissant de mes bras comme une couleuvre.

« Sois gentille, accompagne-moi aux magasins », me demande ma mère.

Elle m'explique qu'elle veut envoyer un cadeau à quelqu'un qui lui a rendu service. Comme j'avais de mon côté deux ou trois personnes à remercier, j'ai accepté sans me faire prier. Chaque fois que je vais faire des courses, des formes me suivent. Au rayon de l'alimentation qui grouille de monde, au coin d'un étalage, une forme. Dans l'escalier roulant, du côté que ne prennent pas les gens, j'ai conscience d'une présence.

Les formes n'ont pas de densité. Inconsistantes, elles me suivent si je m'éloigne, s'éloignent si je m'approche. Il m'est impossible de distinguer si ce sont des hommes ou des femmes.

« Dis, des champignons secs, qu'est-ce que tu en penses? » demande ma mère. Des champignons secs? Euh, oui, pourquoi pas. Je ne dis pas clairement que l'idée est bonne, je me demande si c'est une bonne idée. J'ai l'air d'hésiter, c'est la bonne manière. Si je déclare d'emblée que je suis d'accord, nous serons toutes les deux prisonnières de ce choix.

Nous avons choisi la même chose, les champignons secs, et nous avons rempli le formulaire d'expédition pour quatre personnes en tout. Pendant que j'écrivais une adresse au stylo à bille, une forme s'est approchée. Cette fois, manifestement, c'était une femme. Parmi la foule du grand magasin, la forme avait des contours nets.

« Je reviens tout de suite! » ai-je dit à ma mère en finissant vite d'écrire le nom du destinataire. Je lui ai confié les formulaires et je me suis précipitée dans les toilettes qui se trouvaient en retrait, à l'abri des regards. Dans la glace, une silhouette de femme se reflétait vaguement, une seule. Je lui ai lancé un regard de travers avant de m'enfermer dans les toilettes. Je ne me sentais pas bien. J'ai un peu vomi.

La nausée s'est vite apaisée, je me suis rincé la bouche au lavabo. Je me suis gargarisée. La femme ne me quittait pas. Voulait-elle me dire quelque chose? Cela ne s'était jamais produit jusqu'ici. C'était aussi la première fois que je vomissais. Mais je ne savais pas si c'était ou non à cause de la femme.

Quand j'ai rejoint ma mère, elle m'attendait debout.

« Kei, qu'est-ce qu'on fait à midi? »

— Tu veux qu'on déjeune dans le magasin ?

— On pourrait prendre un bol de riz assaisonné par exemple ? »

La femme a oscillé. Comme quand on souffle sur la flamme d'une bougie, tout autour de moi s'est obscurci, puis de nouveau éclairé. Mais je n'ai pas eu de malaise. Ce qui était déplaisant était sorti de ma bouche tout à l'heure. La femme était toujours à mes côtés. Nous sommes allées dans la salle de restaurant du magasin. Ma mère a commandé un plat d'anguille grillée, moi, le plat de riz avec du poisson et des légumes au vinaigre. Le restaurant était très haut de plafond. Les voix résonnaient. Ni ma mère ni moi n'avons rien laissé dans notre assiette. Quand nous sommes sorties du magasin, la femme s'est éloignée de moi comme un souffle.

Quelque temps plus tard, comme la femme s'était manifestée à nouveau deux jours de suite, l'idée m'est venue de retourner à Manazuru. Il me semblait que cette femme avait un lien avec Rei.

« J'ai envie d'aller à la mer, a lancé Momo.

— Tu veux venir avec moi ? » lui ai-je demandé.

Elle a fait oui de la tête.

Il fait encore froid, habille-toi chaudement. Mmm. On sera peut-être ballottées dans le train, tu sais. Mmm.

Momo a le mal des transports. Ces derniers temps, je n'ai pas de problème, tu sais. L'école, j'y vais en train. Quand elle avait déclaré qu'elle voulait continuer ses études dans le même établissement privé, au lycée annexe de son collègue, c'est le trajet en train qui m'avait causé de l'inquiétude, plus que l'examen d'entrée, plus que les frais de scolarité. Tu es décalée, maman ! a dit Momo en riant pour se moquer de moi.

« C'est pour ton travail ?

— Non.

— C'est pourquoi alors ?

— Comme ça. »

Pour aller s'amuser un peu, ce n'est pas vraiment la saison. Est-ce que grand-mère vient aussi ?

Momo parlait gaiement.

« Non, grand-mère a déclaré qu'elle n'irait pas.

— Pourquoi ? »

Moi, je ne veux pas aller dans un endroit *fort*, m'avait-elle dit. Les lieux forts, c'est fatigant. Allez-y toutes les deux. Elle énonçait un refus, mais on avait l'impression qu'elle fredonnait. Comme elle m'est proche ! ai-je pensé. C'est de cette manière que trois femmes avec leur corps coexistaient sous ce toit, l'une chantant, l'autre riant, et moi, avec une ombre qui ne me lâchait pas.

Manazuru, c'est la première fois ! a dit Momo en riant. Moi aussi, l'autre jour, c'était la première fois. Ensemble, nous avons ri. Soudain, tout m'est revenu en mémoire, la sensation que j'ai éprouvée quand le vent a caressé ma joue, quand le vent a frôlé mes oreilles, quand tout à coup, à la pointe du cap, le ciel s'est élargi et que j'ai vu la mer à mes pieds.